

## Descendre en flammes

Michel Houellebecq, *Non réconcilié. Anthologie personnelle 1991-2013*, Gallimard, 2014, 221 p.

Jean-Philippe Bergeron, *Les planches anatomiques, Poètes de brousse*, 2014, 57 p.

Maxime Catellier

---

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Catellier, M. (2014). Compte rendu de [Descendre en flammes / Michel Houellebecq, *Non réconcilié. Anthologie personnelle 1991-2013*, Gallimard, 2014, 221 p. / Jean-Philippe Bergeron, *Les planches anatomiques, Poètes de brousse*, 2014, 57 p.] *Liberté*, (305), 52–53.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

éru  
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Descendre en flammes

Houellebecq et Bergeron nous offrent deux authentiques recueils de poèmes résistants. Sus aux mirages de notre époque !

MAXIME CATELLIER

Je vous assure, Monsieur, que l'épicerie, en notre pays, est une profession bien plus intellectuelle et, surtout, bien plus propre que le journalisme.

— Jules Fournier

**Y**AURA-T-IL encore des mouches au mois de juin ? C'est la question éternelle de la critique au Québec, qui peut compter sur ses fidèles amies pour se gratter les jambes en plein bois. Tant que ça demeure bucolique, de la nature de carte postale, on ne se formalise pas des fonds de rangs pleins de guêpes et de frelons et de frappabords qui vous arrachent la peau et vous empoisonnent et vous piquent. La critique, on l'aime bien quand elle flatte, sinon son existence nous achale comme les moucherons à la tombée du jour. Ça nous empêche d'apprécier le produit ! C'est le rôle que tenait Denis Côté du côté du cinéma lorsqu'il sévissait à l'hebdomadaire culturel gratuit – il est loin le temps où cette expression voulait dire quelque chose ! – *Ici*.

Le papier qui lui a valu le bannissement pur et simple des projections de presse d'un distributeur important s'appelait « Ciné-désastre ». C'était un encadré savamment foutu en plein milieu du pré-papier, ce léchage de cul prédigéré par les communiqués de presse, pré-papier qui n'abordait pas le navet historique en question, mais laissait plutôt parler la comédienne qui y tenait la tête d'affiche, Noémie Godin-Vigneau. J'ai gardé cet article durant des années, persuadé de tenir là un artefact d'un monde révolu, d'un monde qui n'a en fait jamais existé. C'était l'époque où personne ne voulait savoir ce que pensait Simon Jodoin.

Il est temps d'arrêter de se mentir : personne n'aime se faire piquer par une mouche. Et quand vous êtes cette mouche indésirable, vous finissez par avoir du sang plein la gueule. Quant à Denis Côté, devenu cinéaste après avoir exercé cent métiers, dont celui de *roadie* pour le band de death metal Suffocation, il n'a plus à pâtir de l'arrogance des donneurs de billets. C'est lui qui vend maintenant son âme au plus grand risque du diable des foules.

Et le poète, une fois qu'il a inondé la ville de ses romans, qu'est-ce qu'il fait ? Il va cracher sur les races avec Maurice Dantec en mangeant un Subway ? On se croirait dans un western-falafel. Non, le poète revient à la poésie, sa seule et unique délivrance, pour échapper à la réconciliation. Là, en toute poésie, il peut baisser sa garde, car il n'y a là que des mouches. Les rares qui ont tenté de concilier pratique et critique, dans ce domaine, jouent sur la corde raide : on ne les

prendra jamais vraiment au sérieux. Celui qui ose juger de la qualité de la production tout en mettant sa saucisse en marché se place en situation de conflit d'intérêts, c'est évident. Sauf si on ne fait pas de la saucisse. Et ça devient de moins en moins courant.

La poésie de Michel Houellebecq traduit une partie de cette exaspération que j'essaie tant bien que mal de formuler en guise d'adieu à la critique. Son style nourri à la névrose des magazines populaires, ce ton télégraphique et inhumain, révèle une lucidité presque insoutenable par rapport aux mécanismes spectaculaires du langage de notre époque. Est-il en cela un poète de génie ? Je ne crois pas. Il est, assurément, un être qui souffre de son adéquation à ce monde qu'il déteste. En cela, il est la mouche qui ne veut pas être une mouche.

Le jour monte et grandit, retombe sur la ville,  
Nous avons traversé la nuit sans délivrance  
J'entends les autobus et la rumeur subtile  
Des échanges sociaux. J'accède à la présence.

Aujourd'hui aura lieu. La surface invisible  
Délimitant dans l'air nos êtres de souffrance  
Se forme et se durcit à une vitesse terrible ;  
Le corps, le corps pourtant, est une appartenance.

Nous avons traversé fatigués et désirs  
Sans retrouver le goût des rêves de l'enfance,  
Il n'y plus grand-chose au fond de nos sourires,  
Nous sommes prisonniers de notre transparence.

**MICHEL HOUELLEBECQ**  
*Non réconcilié. Anthologie personnelle 1991-2013*  
Gallimard, 2014, 221 p.

**JEAN-PHILIPPE BERGERON**  
*Les planches anatomiques*  
Poètes de brousse, 2014, 57 p.

Il y a, dans ce renoncement au rêve qui caractérise si bien notre époque, quelque chose d'ultimement *non réconcilié*, ainsi que l'annonce Houellebecq en réunissant sous ce titre une anthologie personnelle de sa production poétique. Les mots et les choses n'ont jamais semblé plus séparés, et le poète se sent prisonnier d'un rapport au corps qui manque d'altérité. Il est ce qu'il est, et le soleil se lève sur les routines assassines du cerveau comme de la ville. La transparence de Houellebecq, à l'opposé de ces cubes de sel gemme dont André Breton disait vouloir faire sa maison, son écriture, sa vie, est ce qui l'empêche d'aller au-delà du constat pour entrer dans la proposition. Il ne veut pas nous dire comment la vie devrait être, puisque ce n'est pas une vie.

*Les planches anatomiques* de Jean-Philippe Bergeron nient cet état de fait tout en condamnant durement cette crise de la représentation qui a refusé au langage son obstination à défaire les masques du monde tout en laissant sur son passage de nouvelles illusions. Ce que je vais dire sur ce livre essentiel, magnifique, dur et implacable ne sera nullement drapé dans les oripeaux de l'objectivité : cet homme est mon ami et le sera toujours.

Je cherche du cerveau le problème moral, le chœur des nébuleuses.

Je ne crois pas que la poésie soit faite de ces oracles de métaphores qui assènent leur lumière nouvelle aux foules abruties du spectacle. Ceux qui viennent chercher leur mirage dans les déserts de l'amour – salut, Arthur – savent très bien que les oasis sont des chapelets qu'on n'égrené jamais qu'à court de prières, que les poèmes ne donneront jamais de l'eau à ceux qui meurent de soif. Et c'est pourquoi le livre de Jean-Philippe sera ma dernière recension, parce qu'il parle justement de cette incapacité d'exprimer la douleur la plus intime qui soit, et donc de la prétention infinie des poètes à nous faire ressentir ce qu'ils ont eux-mêmes du mal à juguler.

Ainsi c'est nous désormais qui faisons figure d'antiquités, d'arriérations vivantes, si peu que l'on ait vécu. Que reste-t-il du monde où nous sommes venus et de tout ce que nous aimions ? Absolument rien : les descriptions de Paris vieilles d'à peine la moitié d'une vie d'homme nous sont comme d'une fabuleuse Atlantide. On s'amusera de dire que Baudelaire a déjà réclamé là-dessus, mais ce sera bêtement : il a vu se mettre en route la machine du progrès, et voilà, nous sommes presque arrivés.

Ce dernier passage est extrait d'un livre, *La vie sur Terre*, qui devrait figurer au sommet des urgences de lecture de tout lecteur digne de ce nom. Baudouin de Bodinat, son auteur, cultive l'anonymat comme d'autres le plagiat. Le passé comme Atlantide, puisque la catastrophe nous impose en ce moment le rôle de témoin de son engloutissement, nous offre le luxe de son inutilité : nous n'aurons pas à nous souvenir de quoi que ce soit, puisque la légende nous indiquera la marche à suivre. En ce cas, à quoi bon la critique ? Si ce n'est pour vous parler une dernière fois des *cœurs volants de l'éperdu* qui s'échappent de la cage où l'on croyait les avoir



« C'est très bon ça pépère. »

confinés en enterrant une fois pour toutes les prétentions de l'Art à se vouloir en dehors de lui-même. Jean-Philippe Bergeron est ce lecteur que vous n'aurez pas besoin de trouver dans un jardin dédié à la lecture. Il vous attend au-delà de l'attente.

Je suppose à la nuit une activité qui la consume.

Ce n'est pas tout le monde qui dort sur ses deux oreilles. Il y a des gens qui prennent tant la poésie à cœur qu'ils ne lisent plus une ligne de leurs contemporains, dégoûtés qu'ils sont devant tant de manifestations d'une médiocrité que n'importe quel arriviste peut faire passer pour une esthétique nouvelle. Mais la poésie n'a jamais eu de rapports très courtois avec l'esthétique : parlez-en à Dylan Thomas, sur qui l'on a craché sans relâche en l'accusant de n'avoir rien à dire. C'est eux qui n'avaient rien à faire, comme aujourd'hui nous sommes confrontés à une institution qui recycle absolument tous les repères auxquels peut se référer la jeunesse qui a décidé de faire sienne cette aventure. Ne les laissez pas faire de vous les singes qu'ils s'imaginent. Ne les laissez pas être les médecins de vos maladies imaginaires, quand tant de gens souffrent réellement sans pouvoir se soulager de la beauté de vos tentatives.

Sous l'enveloppe du ciel et sa cimentation, je circule vers ta chambre en oncologie, je remarque des visages appelés à disparaître ou à vieillir, ton traitement est agressif, tu reçois nombre de substances, j'essaie de conserver de ta respiration l'or diurne. Sous tes traits se cristallise le soulèvement de l'être contre sa dissolution dans la valeur marchande. Je deviens l'épiphénomène d'une souffrance vaste, tu réunis tous les corps désagrégés dans une même matérialisation tragique.

Ce qui ne te sépare pas du monde montre sa dysharmonie.

Je ne crois pas avoir besoin de dire quoi que ce soit d'autre. **L**